Rapport au ministre, M. Wallon

Athènes, 10 juin 1875

M. le M. J'ai l'honneur de vous adresser les mémoires de 2e année de MM. Bayet et Collignon, ce dernier accompagné de planches.

Un coup d'œil jeté sur ces deux mémoires y fait apercevoir une somme de travail et une méthode qui font le plus grand honneur à leurs auteurs et à l'École française. Dans le blâme, peut-être utile mais à coup sûr exagéré et souvent injuste, que les Français s'adressent les uns aux autres depuis leurs défaites, l'École n'a pas été épargnée et l'on s'est appliqué à démontrer que les Allemands savent mieux travailler que nous. J'espère que les mémoires de cette année vous paraîtront une réponse suffisante à ces reproches. J'ai lu beaucoup d'ouvrages d'érudition allemande et je n'en connais point qui soient composés avec plus de méthode, de justesse, de précision dans les détails et de sincérité scientifique que les deux mémoires de cette année.

I. Le travail de M. Bayet répond à une partie de la grande et difficile question posée par l'Académie : « l'établissement du christianisme en Grèce ». Les textes qui s'y rapportent ne sont pas très nombreux et ne nous donnent en général que peu de renseignements sur les commencements des communautés chrétiennes. Comme ils sont d'ailleurs sous les yeux de tout le monde et qu'il n'est pas nécessaire de venir en Orient pour les connaître, l'attention devait se porter principalement sur les documents locaux non encore recueillis, c'est à dire sur les inscriptions et les objets d'art ou d'usage qu'ont pu laisser les chrétiens des premiers siècles. Une partie de ces documents est visible et consiste en inscriptions lapidaires ou en sculptures conservées dans les églises ou encastrées dans leurs murs et dans ceux des maisons privées. Une autre partie est encore cachée sous terre et en sort peu à peu à mesure que des fouilles s'exécutent ou que le sol ancien des villes est creusé pour la construction de nouvelles maisons.

Il y avait donc à entreprendre la recollection de

documents aujourd'hui découverts, à les classer, à les interpréter, à fixer leur âge et, s'il était possible, à en tirer quelques conclusions sur le sujet proposé par l'Académie. C'est ce qu'a fait M. Bayet, non pour toute la Grèce, travail qui demande beaucoup plus d'une année, ni même pour toute l'Attique, mais pour Athènes; les recherches devant s'étendre ensuite sur d'autres points du monde hellénique. Ceux qui paraissent le plus importants à explorer sont ceux qui ont été visités par les apôtres et où se sont établies les premières communions chrétiennes, Corinthe, Thessalonique, Philippes, plusieurs villes de l'Asie mineure et plusieurs îles. Athènes offre cet intérêt particulier d'avoir été un des centres où l'enseignement payen s'est conservé le plus long temps, ses écoles n'ayant été fermées qu'en 529 par Justinien. Cette ville fut d'ailleurs une de celles où certains dogmes nouveaux, celui de la résurrection par exemple, trouvèrent la plus forte opposition.

M. Bayet avait pour se guider dans ses recherches deux modèles excellents, M. de Rossi à Rome et notre savant compatriote, M. le Blant. Le Corpus ne fournissait que 17 inscriptions chrétiennes de l'Attique. Athènes et Mégares en ont donné à M. Bayet 105, sur lesquelles Athènes compte pour 83. Elles ne portent point de date et malheureusement leur lieu d'origine est le plus souvent ignoré. Aujourd'hui les provenances de tous les objets acquis par la Société archéologique sont indiquées autant que possible et les autres renseignements utiles à la science sont conservés.

Quelques rapprochements historiques et la paléographie indiquent avec vraisemblance que, sauf une seule, les 105 inscriptions sont postérieures à Constantin et antérieures au 8e siècle. La paléographie a changé moins vite à Athènes que dans l'Orient; ce qui ne doit pas nous surprendre, Athènes ayant été un centre de conservation de tous les éléments de la société payenne. L'orthographe, qui est très vicieuse, indique à la fois une grande ignorance chez les graveurs ou même chez les auteurs des inscriptions, et une prononciation populaire du grec à peu près identique à celle de nos jours.

Plusieurs faits importants pour l'histoire du christianisme en Grèce ressortent des inscriptions élucidées par M. Bayet. Ces inscriptions funéraires le nom du défunt n'est plus accompagné de celui de son père, le nom de sa patrie et l'indication de son métier ont disparu. Sa profession est d'être chrétien; il semble que tout autre titre soit subordonné à celui-là et que l'individu soit en quelque sorte absorbé dans la communauté dont il fait partie.

D'un autre côté, pour l'antiquité payenne, le tombeau était, quoiqu'on dise, le terme de l'existence réelle: les morts n'avaient plus chez Hadès qu'une ombre d'existence et se consumaient dans un désir sans espoir de regagner la vie réelle qu'ils avaient perdue. Sur ce point la doctrine de quelques philosophes ne semble pas avoir été celle de la société hellénique. L'immortalité de l'âme au sens moderne ne se montre presque jamais dans les inscriptions payennes. Il était donc très important de constater si la prédication chrétienne avait opéré à cet égard un changement dans les idées. Or ce changement apparaît dans la plupart des inscriptions recueillies par M. Bayet. Le mot κοιμητήριον s'y trouve, même sur les plus anciennes; ce mot, rare en Orient même aujourd'hui, répond à cette idée que les élus de Dieu ne meurent pas, mais dorment et se réveilleront un jour. Il semble ainsi que, à Athènes, les chrétiens affirmaient le dogme de la résurrection avec d'autant plus d'énergie qu'il y était plus contesté.

Les plus anciens marbres chrétiens n'offrent que très peu de figures symboliques. M. Bayet les a recueillies, ainsi que celles qui se voient sur quelques lampes chrétiennes fabriquées à Athènes, à Phylé ou à Eanagre. La croix simple, la croix monogrammatique et l'A Ω sont presque les seuls signes qui s'y rencontrent. Il y aura à poursuivre les recherches sur ce point quand on abordera les monuments chrétiens des autres parties du monde grec. On suivra les changements successivement introduits, en ces pays dans les figures symboliques. On les suivra aussi loin que possible dans le passé, on saura celles

qui, antérieures au christianisme, ont été adoptées par lui; et il deviendra possible de remonter à leur signification originelle et de suivre dans leur marche et leur transmission les idées qu'elles représentent.

Nous devons nous féliciter que M. Bayet ait ouvert la voie aux futurs membres de l'Ecole dans un ordre de travaux qui ne le cède point en intérêt à ceux qui concernent l'antiquité. L'étude du christianisme en Orient ne fait que commencer; elle a un champ immense à parcourir et se subdivise de telle sorte, qu'elle peut offrir des sujets de travail à de nombreux érudits.

M. Collignon. L'étude de l'antiquité est elle même entrée dans une voie scientifique où nous devons résolument nous engager. Les solutions générales et les théories demeurent vagues et contestables tant qu'elles n'ont pas été précédées d'une longue et minutieuse étude des faits. Nos musées sont malheureusement remplis d'objets antiques dont on ne connaît pas la provenance et sur la découverte desquels on n'a aucun renseignement. M. le professeur Koumanoudis, qui dirige les collections de la Société archéologique d'Athènes et M. Evstratiadis, éphore des antiquités, nous mêmes aussi dans nos collections naissantes, nous notons avec le plus grand soin ces faits matériels, sans la connaissance desquels la science archéologique est impossible.

Les étapes par lesquelles cette science doit passer sont fixées: la première est la confection de catalogues méthodiques et comparatifs; la seconde est la formation des séries, c'est à dire le classement des objets d'après leur nature, leur provenance et leurs dates; la troisième est l'interprétation, d'où sortiront les conclusions générales et les théories qui sont la science elle même. Il faut que nos jeunes savants prennent résolument le parti d'employer leurs premiers efforts à dresser les catalogues, quelque peu attrayante que puisse être cette portion de l'œuvre scientifique. A ces catalogues doivent être attachés, autant que possible, des dessins exacts,

non de tous les objets compris dans les collections, mais de tous les types et des objets offrant un intérêt particulier.

M. Collignon qui, outre ses connaissances comme savant, possède un rare talent de dessinateur, a dressé une partie du catalogue des vases existant à Athènes, dont le plus grand nombre appartiennent à la Société archéologique. Ces vases se divisent, d'après leurs caractères matériels, leur âge et leur provenance, en 5 sections, dont chacune est elle même subdivisées; ce sont :

1°. les vases d'ancien style;
2°. les vases à figures noires sur fond rouge;
3°. les vases à reliefs de Mégares;
4°. les vases à figures rouges sur fond noir;
5°. les lécythes blancs d'Athènes.

Le catalogue de M. Collignon comprend la 2me section seulement, qui est une des plus nombreuses et qui forme la transition entre les vases d'ancien style et ceux des belles époques de l'art. — Il se propose maintenant de cataloguer ceux de la 1ère section où il rencontrera entre autres les vases de Troade et de Mycènes trouvés par M. Schliemann et ceux de Santorin dont nous possédons à l'Ecole une si intéressante collection.

Cette 2me section se subdivise en six parties :

1°. les vases à peintures noires;
2°. les vases à peintures noires avec retouches;
3°. les vases de style sévère;
4°. les lécythes du type de Phalère;
5°. les lécythes communs
6°. les vases à fond jaunâtre, dits vases de Locres.

Le catalogue donne la description exacte et parfois le dessin au trait, de chaque vase dans chaque subdivision, son âge et sa provenance. Chaque article donne en outre le numéro du vase dans la collection athénienne ou le nom du propriétaire, l'indication des auteurs qui en ont parlé, le renvoi aux catalogues des autres musées

de l'Europe quand ces catalogues existent, aux numéros des vases analogues dans les collections étrangères toutes les fois qu'il a été possible de se procurer ce dernier renseignement. Pour compléter les renseignements, il faudrait qu'un travail analogue à celui de M. Collignon fût fait pour les différentes collections et que des planches nombreuses y fussent annexées. Il est aisé de comprendre la possibilité de ce travail et son étendue, au point où en sont aujourd'hui l'archéologie de l'art et les procédés de publication.

Les deux premières sections des vases des collections athéniennes fourniront à la science des faits d'un intérêt d'autant plus grand que ces vases sont plus voisins des commencements de l'art grec et touchent de plus près aux origines des mythes et des traditions religieuses. L'art y est encore très imparfait : un petit nombre de vases seulement montrent une étude réelle de la nature ; les autres portent des figures que la tradition livrait telles quelles aux ouvriers et qu'ils reproduisaient sans se préoccuper de la vérité des mouvements et de la justesse des représentations. Mais les sujets figurés sur ces vases sont souvent d'un grand intérêt, soit comme ébauches d'un art plus parfait, soit comme expression d'idées mythologiques ou de scènes de la vie réelle. Les mythes d'Héraclès, d'Athéna, des Amazones, de Triptolème, de Dionysos, les exercices des éphèbes, les cérémonies funèbres, sont des sujets fréquemment traités dans ces anciens temps. A côté d'eux se voient ces figures symboliques dont plusieurs ont survécu même au paganisme : l'oie, le lion, le tigre, le taureau, le sphinx, la sirène, la fleur, l'arbre de vie, la roue, le swastika, la croix.

Ces figures, les unes humaines, les autres fantastiques et symboliques, couvrent des éléments essentiels d'une civilisation que les textes des anciens auteurs ne nous dévoilent pas toujours. Nous n'en aurons la clé que quand

il aura été possible de les classer en séries fondées sur des catalogues exacts et de bonnes descriptions. A ce titre le travail fait cette année par M. Collignon et celui qu'il se propose de présenter dans un an à l'Académie prendront leur place dans le corps de la science.

Ce catalogue peut être considéré comme donnant, pour les groupes de vases qui y sont compris, l'état présent des collections athéniennes ; celles ci sont destinées à s'accroître de jour en jour, le catalogue devra grossir dans la même proportion et se mettre à jour comme un livre de comptes. Tel qu'il est, il s'étend beaucoup plus loin que les publications faites sur la même matière par quelques érudits allemands. Il a de plus l'avantage de ne pas s'écarter de son but, de ne pas empiéter sur des questions d'exégèse qui viendront plus tard et de ne contenir aucune hypothèse.

C'est un principe que M. le directeur de notre succursale de Rome et moi, nous nous efforçons de faire adopter et respecter dans tous les travaux de l'Ecole d'Athènes, de ne pas anticiper sur des questions qui à la vérité se posent dès les premiers pas, mais ne peuvent être abordés et résolues que ultérieurement. Cet ordre dans les recherches est d'autant plus nécessaire que la solution de ces problèmes exige la comparaison des légendes et des symboles helléniques avec ceux des peuples qui ont précédé les Grecs. De tels rapprochements supposent des connaissances que l'archéologie grecque ne peut fournir.

Les membres de l'Ecole nous arrivent maintenant de Rome après un excellent apprentissage ; ils sont en état de faire des recherches et de rédiger des mémoires d'une nature scientifique et qui n'ont rien à envier à ceux des savants étrangers. L'utilité de notre établissement romain est aujourd'hui démontrée par la nature et la valeur des travaux que viennent de faire à Athènes MM. Bayet et Collignon, travaux qui serviront à leur tour de modèle à ceux de leurs successeurs.